

De timides expériences en France

LE MONDE DES LIVRES | 20.11.08 | 11h11

En France, où l'enseignement du *creative writing* en est encore à ses balbutiements, ce sont les ateliers d'écriture qui tiennent le haut du pavé. Autrement dit, des lieux de pratique de l'écriture à l'écart de l'université. L'écrivain François Bon, qui anime des ateliers depuis le milieu des années 1980, fait figure de précurseur. Son premier texte sur le sujet est paru en postface de *Sang gris* (Verdier, 1991). Sept ans plus tard, il a publié *Prison*, un récit directement inspiré de l'expérience qu'il avait menée dans la prison de Gradignan. "*Quand on intervient dans un dispositif social, c'est une sorte de pacte, la place restaurée du langage peut compter énormément dans le parcours des participants*", note l'écrivain, dont l'oeuvre se nourrit de cet échange.

"*Il existe un véritable maillage d'ateliers d'écriture sur le territoire national, mais cela ne passe pas par le réseau universitaire*", constate de son côté l'éditeur et écrivain Yves Pagès. Ces ateliers à vocation sociale sont pratiqués dans des cités, prisons, écoles, et constituent une source supplémentaire de revenus pour les écrivains qui les animent.

Par ailleurs, dans beaucoup de villes, à Paris par exemple, des ateliers sont proposés, qui souvent ne dépassent pas le cap du simple cours d'écriture. "*Les gens viennent pour écrire, mais rares sont ceux qui pratiquent chez eux, entre deux séances*", remarque une animatrice.

Le phénomène des ateliers d'écriture a encore peu franchi les portes de l'université. Il se heurte à une forte inertie, mais surtout à une absence de moyens financiers. "*En quatre ans, on a assisté à la volatilisation de l'essentiel des processus timidement mis en place dans les rectorats. Au plus haut de l'étiage, il y a cinq ou six ans, cela représentait environ 250 000 euros au niveau national, soit le prix d'un rond-point dans une ville de province*", ironise François Bon.

"DÉBLOQUER" LES ÉTUDIANTS

Quelques initiatives tentent toutefois de voir le jour. Olivia Rosenthal, écrivain et maître de conférences à Paris-VIII (Vincennes-Saint-Denis) a mis en place depuis trois ans un atelier d'écriture, type *creative writing*. Il s'agit d'un cours libre qui rassemble une quinzaine d'étudiants par semestre et peut être validé dans leur cursus universitaire. "*Ce n'est pas un cours d'expression écrite, explique-t-elle, mais cela donne un accès à la littérature contemporaine, par la pratique de la lecture et de l'écriture.*" Dans ce cadre, elle essaie de "débloquer" les étudiants face au processus d'écriture, et tente de les aider à désacraliser la littérature, à ne pas se placer en situation d'infériorité face à des écrivains célèbres. "*Il ne s'agit pas de former de futurs écrivains, précise-t-elle. Même si, peut-être, des écrivains en herbe figurent parmi eux...*" A terme, son ambition est d'installer à l'université un ensemble de cours théoriques et pratiques intitulés "Écritures contemporaines", en association avec d'autres départements de Paris -VIII. Cette initiative pourrait déboucher sur la rédaction de scénarios, de feuilletons pour la télévision...

L'expérience de Julien Capron, âgé de 31 ans, est encore plus récente. L'auteur d'*Amende honorable*, un roman de 700 pages, paru chez Flammarion en septembre 2007, a été convié par le bureau des Arts (BDA) de Sciences Po Paris, à diriger un atelier d'écriture. Ce cours est ouvert à tous les élèves de l'école. Julien Capron a conçu un synopsis en quatorze séances sur un semestre, où il aborde successivement les questions du texte et de la réalité, de la fiction, de la naissance des personnages, du dialogue, de la description, etc.

"*D'emblée, dit-il, j'ai expliqué à mes étudiants que je n'allais pas leur apprendre à écrire, mais plutôt à être lus.*" Depuis octobre, il a dix-huit élèves qui, pour valider leurs cours, sont tenus à l'assiduité, mais aussi à la rédaction de textes discutés en classe. "*Qu'est-ce un texte ? c'est une stratégie de réalité, explique Julien Capron. Pour lui, rien n'est un hasard dans l'écriture.*"

Directeur de la Villa Gillet, Guy Walter a, lui, lancé des pistes dans trois directions. D'abord, il vient de nouer des liens avec le rectorat de Lyon pour expérimenter des ateliers d'écriture avec des lycéens de 1^{re} et terminale. "*En France, domine une conception romantique de l'écrivain inspiré. Or l'écriture, c'est aussi un outil à manier. On peut apprendre aux élèves, à développer un imaginaire et un langage*", estime-t-il.

Des contacts sont aussi établis avec l'université Lyon-II pour créer des ateliers à destination des étudiants. Enfin, à l'École normale supérieure de Lyon, un projet d'atelier d'écriture, avec cette fois un auteur de langue anglaise, doit être prochainement soumis au conseil scientifique de l'école.

Toutes ces tentatives demeurent cependant isolées. *"C'est dans les facs de sciences, dans les écoles de commerce, dans les IUT, qu'il faut introduire la littérature, estime François Bon. Ce public-là peut déplacer lui aussi le champ littéraire, en se saisissant des auteurs."*

Alain Beuve-Méry

Article paru dans l'édition du 21.11.08

Enquête

Comment former des écrivains ?

LE MONDE DES LIVRES | 20.11.08 | 11h11 • Mis à jour le 20.11.08 | 11h11

Dans *Maris et femmes*, Woody Allen rentre un soir chez lui, désabusé. Il est professeur de *creative writing* à New York et se désole : on voudrait qu'il donne du talent à des étudiants qui n'en ont pas, c'est absurde ! Aux Etats-Unis comme en Angleterre, Woody Allen est bien l'un des rares à avoir des états d'âme. Aujourd'hui, les *creative writing courses* y ont, comme jamais, le vent en poupe. Non seulement ils sont devenus une discipline comme les autres, parfaitement intégrée aux cursus universitaires, mais ils ont redonné du lustre aux études de lettres. On se bat pour avoir accès à ces formations prestigieuses, souvent extrêmement sélectives.

De quoi s'agit-il ? Mot à mot de cours d'écriture créative ou artistique. Autrement dit, si vous couchez des histoires sur le papier, si vous rêvez sérieusement d'écrire un roman, une pièce de théâtre, un recueil de poèmes ou de nouvelles, ces cours sont pour vous. Ils proposent d'acquérir des techniques pour structurer un texte, bâtir une narration efficace, inventer des dialogues, maîtriser une description qui tienne le lecteur en haleine... Une formation d'un à deux ans qui, prolongeant une licence, servira à valider un diplôme de MA ("*master of arts*") dans la plupart des cas.

"VISION ROMANTIQUE"

Est-ce inepte d'apprendre à écrire lorsqu'on se destine à l'écriture ? *"En France vous avez tendance à considérer que l'on naît écrivain, note Amy Bloom, professeur de creative writing à Yale depuis plus de huit ans. C'est une vision romantique des choses : la grâce tombe sur l'auteur comme, à la Pentecôte, les langues de feu sur les apôtres. Vous n'êtes pourtant pas choqués qu'un peintre travaille sa technique aux Beaux-Arts ou qu'un chanteur d'opéra s'entraîne au conservatoire. Pourquoi la littérature serait-elle la seule discipline artistique qui ne s'enseigne ni ne se perfectionne ?"* Du reste, ajoute Amy Bloom, *"je ne promets rien à mes étudiants. Je ne leur dis pas : "un grand roman sommeille en vous". Ou "je vais faire de vous l'écrivain du siècle." Je ne leur garantis même pas qu'ils seront publiés. Je veux simplement les aider à devenir de meilleurs lecteurs et à faire la différence entre une bonne et une mauvaise phrase"*.

En Europe, c'est en Angleterre que ces cours sont apparus pour la première fois. L'un des plus anciens, celui de l'université d'East Anglia, date des années 1970. Depuis, ils ont poussé comme des champignons à Londres, Sheffield, Bath, Glasgow, Manchester... *"Aujourd'hui 70 % des universités anglaises possèdent un cours de creative writing", note Russell Celyn Jones, directeur du programme de Birkbeck University, à Londres. Selon les campus, leur coloration varie : "Certains forment davantage aux techniques de base de l'écriture tandis que d'autres, comme East Anglia, sont vraiment des révélateurs de talents, expérimentaux et très littéraires", explique l'agente littéraire Dominique Le Jacques White.*

Evidemment, le prestige des cours dépend des auteurs qui y enseignent, et tous se battent pour attirer les meilleures plumes. Ainsi, Richard Ford est la figure de proue du cours de Dublin, Philip Pullman celle d'Oxford Brookes University, et Martin Amis vient d'être recruté à bon prix - on parle de 150 000 euros annuels - pour enseigner à Manchester. Les étudiants sont triés sur le volet. *"Nous acceptons 30 étudiants par an, explique M. Jones. La sélection s'effectue sur un*

manuscrit de 5 000 mots, une lettre de motivation et de solides références. Le choix n'est pas difficile. En cinq minutes, je peux vous dire qui a le sens de la langue et qui ne l'a pas. A cette aune, j'aurais certainement refusé Dan Brown (l'auteur du Da Vinci code) !"

Sur ces 30 étudiants, combien deviendront des auteurs "professionnels" ? Combien seront publiés ? Six l'an dernier à Birkbeck plus un auteur de livres pour enfants, qui a vu son texte adapté au cinéma. *"Le plus important n'est pas forcément d'être publié, tempère Shaun Levin, qui enseigne à Londres. C'est plutôt de prendre conscience que pour écrire il faut écrire, écrire, écrire... et aussi lire, lire, lire. Je suis stupéfait quand je vois des aspirants écrivains qui n'ont jamais ouvert un bouquin !"*

Autre phénomène frappant : ces cours sont désormais un point de passage obligé dans le paysage littéraire britannique. C'est là que se fait l'"editing", c'est-à-dire le travail de mise au point et de polissage des textes. *"Autrefois, en Grande-Bretagne, les éditeurs étaient aussi des découvreurs ; maintenant, ce n'est plus guère le cas, note Dominique Le Jacques White. D'où la quasi-nécessité de passer par un cours."* Avoir fait Sheffield ou East Anglia est un "plus" évident : on en sortira la plupart du temps avec un manuscrit "propre" et une chance de plus d'être repéré par un bon agent.

PÉPINIÈRE DE TALENTS

Car ceux-ci ne s'y trompent pas. Ils savent qu'il y a là une pépinière de talents. A.P. Watt, ICM, Curtis Brown... : beaucoup viennent y faire leur marché, rôdant à la fin des cours, rencontrant les étudiants, organisant des fêtes... Certains cours sont même sponsorisés par des agences littéraires, ce qui leur donnerait un droit de préemption sur les manuscrits.

Quant aux libraires, ils s'y mettent aussi. A Londres, le grand Waterstone's de Piccadilly organise une fois l'an une soirée autour d'un cours de *creative writing*, avec le monde de l'édition et celui des agents. Les étudiants ont ainsi l'occasion de nouer des contacts et de lire leurs écrits en public.

Finalement, tout le monde semble y trouver son compte. Les universités, d'abord, qui voient dans cette discipline mixte, à la fois théorique et appliquée - une part des cours consiste en effet à décortiquer des oeuvres classiques ou contemporaines pour tâcher de comprendre de l'intérieur "comment c'est fait" - un excellent moyen d'enrayer la désaffection pour les lettres et une approche neuve de la littérature. Les futurs auteurs, ensuite, qui y acquièrent une technique et un réseau, les agents qui viennent recruter leur clientèle, les éditeurs à qui les textes arrivent quasiment prêts à imprimer... Et - *last but not least* - les écrivains-enseignants, qui trouvent là un complément de revenus bien appréciable!

Et c'est peut-être là que le bât blesse. Car même les meilleurs romanciers peuvent se révéler de piètres pédagogues. A l'inverse, il est fréquent que des étudiants sortant de cours avec un master ou un doctorat mais, n'arrivant pas à se faire publier, se reconvertissent alors dans l'enseignement du *creative writing*. *"Le risque est alors de perpétuer une forme de médiocrité"*, note Russell Jones.

Certains détracteurs du système dénoncent aussi le côté "formaté" des auteurs passés par les cours d'écriture. Trop de "recettes" tueraient-elles la singularité d'une voix ? Non, protestent les défenseurs de ces cours. On connaît la phrase de Picasso : *"L'art n'est pas l'application d'un canon de beauté mais ce que l'instinct et le cerveau peuvent concevoir à partir de ce canon."* Cela, disent-ils, les vrais talents sauront toujours le faire.

Florence Noiville

Article paru dans l'édition du 21.11.08

Kylie Fitzpatrick, romancière

"Bénéficiaire du regard critique des autres"

LE MONDE DES LIVRES | 20.11.08 | 11h11

À quinze minutes de Bristol, la ville de Bath n'est pas seulement l'une des plus belles d'Angleterre. Pas seulement, comme son nom l'indique, la station thermale de l'aristocratie anglaise, avec ses bains romains et sa magnifique unité architecturale. Le site de l'université de Bath (Bath Spa University) offre aussi, au sein du département d'anglais et des études créatives

(*School of English and Creative Studies*), un cours d'écriture réputé. C'est celui qu'a choisi Kylie Fitzpatrick - une romancière née à Copenhague de parents australiens - pour y effectuer cette année un MA (*master of arts*) après avoir travaillé comme actrice au théâtre et à la télévision, documentaliste pour des séries télévisées, auteur de scripts et de deux romans.

Vous êtes notamment l'auteur de *The Ninth Stone* (Orion, à paraître chez Actes Sud). Pourquoi, à plus de 40 ans, être retournée sur les bancs de l'université ?

La plupart des étudiants suivent ce cours pour mettre au point un manuscrit publiable et, à partir de là, maîtriser le cheminement susceptible de les mener jusqu'en librairie. Je n'en suis plus là. Mais mon cerveau avait besoin d'un grand courant d'air. Je voulais explorer de nouvelles voies et c'était le bon moment. J'étais en train de travailler sur un roman et j'avais besoin de le revoir, de rafraîchir mon inspiration. Bref, ce que j'avais fait ne collait pas et je savais que je ne m'en sortirais pas toute seule.

Que vous apporte le cours ?

La dynamique de groupe et la possibilité de parler le même langage que les autres. Ecrire est une activité désespérément solitaire. La philosophie du cours, c'est justement de pouvoir bénéficier du regard critique et constructif des autres, de leurs suggestions, de leurs conseils. Au début, c'est difficile, mais on apprend à se décomplexer. Chaque semaine, nous arrivons avec un nouveau chapitre du livre sur lequel nous travaillons pendant l'année et nous le lisons à voix haute. Cela n'a l'air de rien mais, en ce qui concerne mon texte, le groupe a soulevé des problèmes de structure qui m'avaient complètement échappé et qui m'ont conduite à bouleverser radicalement l'ordre des chapitres. Des problèmes de rythme aussi. Mon tempo était beaucoup trop lent, il fallait commencer par l'action, le grand incendie de Dublin que je mettais en scène mais beaucoup trop loin... A tout cela, il faut ajouter le rôle de notre tuteur, l'écrivain Richard Kerridge qui, croyez-moi, est un provocateur né, presque toujours en désaccord sur tout et qui vous apprend à pousser votre imagination jusqu'à ses limites les plus extrêmes : bref, la personne idéale pour vous forcer à réfléchir !

Comment se passent concrètement les cours et comment sont-ils financés par les étudiants ?

A Bath, vous avez le choix entre une douzaine de modules correspondant à des genres précis (roman, roman à suspense, roman d'amour, nouvelle, poésie, jeunesse...) ou à des thèmes spécifiques (écriture et environnement, écriture et politique, non fiction narrative...). Dans la semaine, nous avons deux fois trois heures de cours. Un avec notre tuteur sur notre travail en cours, et un autre où nous analysons trois romans. Cette année, nous "décortiquons" *Bruits de fond*, de Don DeLillo, *Le Temps où nous chantions*, de Richard Powers et *The Hungry Tide*, d'Amitav Gosh. Un an de master coûte 4 000 livres sterling (4 762 euros) - les prix moyens en Angleterre se situant entre 4 000 et 6 000 livres.

Dans mon cours, il y a le directeur du département histoire de la BBC. Son entreprise finance son cours. En ce qui me concerne, comme je suis indépendante et déjà diplômée (*postgraduate*), je n'ai pas droit à une bourse. Je dois hélas me financer seule.

Propos recueillis par Florence Noiville

Article paru dans l'édition du 21.11.08

Aux Etats-Unis, une industrie en plein essor

LE MONDE DES LIVRES | 20.11.08 | 11h11

Il vous faut un nombre d'heures incalculable pour écrire un texte ? Maîtrisez donc la technique et apprenez à le vendre ! C'est ainsi que se présente le "Gotham Writers' Workshop", à New York. Les séminaires, "dirigés par des experts de l'industrie", durent quatre semaines. Et le Gotham Workshop - dont la publicité est bien en vue à chaque étal où se vend le *New York Times* - a remporté ces dernières années un succès époustouflant. Le programme compte plus de 6 000 étudiants par an, ce qui en fait, quantitativement, la plus importante *creative writing school* des Etats-Unis. On y enseigne, comme partout, la fiction, la poésie, mais aussi la "non-fiction", à savoir l'essai ou le genre des Mémoires, aujourd'hui très en vogue.

Ce développement du marché répond bien entendu à une demande croissante. Sur l'ensemble du pays, le nombre total des programmes d'écriture offrant l'équivalent d'un master (MFA ou "Master of Fine Arts"), est passé de 50 à 300 en près de trois décennies. Chaque année, plus de 20 000 candidats se présentent, et seuls quelques-uns accéderont aux écoles les plus prestigieuses, celles qui peuvent "acheter" et faire valoir dans leur rang des écrivains célèbres comme Gary Shteyngart à Columbia, Junot Díaz au MIT, ou encore Ha Jin et Derek Walcott à la Boston University.

Bien souvent, le premier critère de sélection, aux yeux des futurs étudiants, est justement la renommée des anciens élèves. Richard Ford et Michael Chabon, par exemple, font la gloire de UC Irvine, par où ils sont passés avant de gagner tous deux un prix Pulitzer et d'énormes avances. C'est également à UC Irvine que le livre d'Alice Sebold, *Lucky*, sur la mémoire d'un viol, a débuté par un exercice de dix pages. Le livre sera publié un an après l'obtention de son diplôme, et son second roman, *Lovely Bones*, deviendra un immense best-seller.

SECRETS DE LA STRUCTURE

Comment ont-ils donc "appris" à écrire ? Dans chaque "workshop" (atelier), le professeur enseigne à sa manière l'art du rythme, les secrets de la structure, ou les vicissitudes du désir qui habite un personnage. Chaque semaine, les étudiants rédigent un texte qui est lu et critiqué en classe. Le professeur dirige alors la discussion, annoté les pages, et suggère des lectures d'oeuvres à dévorer "par intérêt professionnel". Judith Crist, l'un des professeurs les plus redoutés de Columbia, croit fermement en l'utilité de ces ateliers, elle qui compte parmi ses anciens élèves nombre d'écrivains du *New Yorker*. "Au bout de quelques semaines, si l'étudiant a du talent, on commence à reconnaître le grain de sa voix, et rien n'est plus merveilleux que d'observer cette éclosion."

Les enseignants peuvent également mettre en contact leurs meilleurs élèves avec des agents ou des maisons d'édition. Mais en amont déjà, pour assurer la qualité de leurs recrues, les universités n'acceptent souvent que cinq étudiants par an en fiction, et autant en poésie. Le Iowa Writers' Workshop, le plus réputé du pays, en compte 50 en tout pour 1 300 dossiers reçus. Or, comme dans tous les domaines artistiques aux Etats-Unis, les donations sont vitales pour maintenir ces programmes. Exemple ahurissant : l'auteur de romans historiques James Michener a offert 2 millions de dollars à l'université du Texas, qui propose ainsi à ses étudiants une bourse de 20 000 dollars par an, assortie de 6 000 dollars au titre de bourse professionnelle. Certaines universités, cependant, continuent de faire payer aux étudiants le prix fort, telle Columbia, qui requiert chaque année 50 000 dollars.

Aujourd'hui, face à la concurrence, les universités tentent de se distinguer par spécialités. Setton Hill se concentre sur la fiction populaire, le roman policier, la science-fiction et le "roman d'horreur", tandis que l'université d'Antioch s'intéresse à la "poursuite de la justice sociale". Là comme ailleurs, les étudiants ne sont pas notés, ou reçoivent unilatéralement des "A", car il s'agit non de réprimander ou de juger, mais bien d'encourager un éventuel talent. Le romancier Salar Abdoh, professeur au City College de New York depuis cinq ans, reste néanmoins circonspect. "Au fond, admet-il, je ne pense pas que l'on puisse faire de quiconque un écrivain. Nous pouvons formuler des suggestions, mais en cinq ans, figurez-vous, je n'ai eu que deux étudiants exceptionnels. Et, franchement, je doute que plus d'un tout petit pourcentage deviendront écrivains... Les autres auront appris à lire, et enseigneront peut-être à leur tour, comme rattrapés par une fatale ironie."

Lila Azam Zanganeh

Article paru dans l'édition du 21.11.08